

Séance du lundi 03/03/2014, conférence n°4266, tome n°45, pp. 85-97

HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC

Une enfance rouergate

Par Claude LAMBOLEY

MOTS CLEFS : Henri de Toulouse-Lautrec. Nanisme. Pycnodysostose. Rôle de l'hérédité dans son génie.

RÉSUMÉ : Henri de Toulouse-Lautrec, né il y a 150 ans, était issu d'une famille illustre. Atteint d'une maladie longtemps demeurée mystérieuse, actuellement bien identifiée : la pycnodysostose, sa fragilité osseuse et son nanisme étaient les conséquences d'une consanguinité voulue pour des raisons dynastiques. L'auteur s'interroge sur l'influence qu'a pu avoir la maladie sur le génie artistique du peintre et conclut à une double influence héréditaire, l'une somatique et pathologique, l'autre artistique.

SUMMARY: Henri de Toulouse-Lautrec was born 150 years ago, into a well-known French family. He suffered from a mysterious disease, which is now well-identified: pycnodysostosis. His bone fragility and nanism were due to the consanguinity imposed for dynastic reasons. The author analyses the possible influence of the disease on the artistic genius of the painter, and comes to the conclusion of a double hereditary influence on his works: one somatic and pathological, the other artistic.

Il y a quelques années, Pierre Amalric¹, conférencier invité, membre de l'Académie de Médecine, avait présenté une communication passionnante sur « l'Œil de Toulouse-Lautrec » qui attirait notre attention sur la myopie du peintre. Notre propos, en tant que rhumatologue, spécialiste des maladies des os, sera, en nous intéressant tout particulièrement à la jeunesse et donc à la période de croissance du jeune Henri, de nous pencher sur son nanisme resté longtemps mystérieux et de rechercher si cette infirmité n'a pas influencé son art. Nous avons été aidés dans cette démarche par les très nombreuses photographies réalisées pendant l'enfance du peintre, puisque dès le berceau, on le portera chez le photographe, à une époque où les instantanés n'existaient pas encore. Ainsi pouvons-nous le suivre par la photo quasiment d'année en année. Les témoignages de ses proches nous ont été précieux et notre visite dans les lieux de son enfance, fidèlement conservés, nous a permis d'en percevoir toute l'atmosphère.

UN REJETON D'ILLUSTRE FAMILLE

Si l'on en croit la chronique familiale, c'est par une froide matinée, en plein orage, que naît, il y a 150 ans, le 24 novembre 1864 à 6 heures du matin, dans l'hôtel familial du Bosc, situé sur les anciens remparts d'Albi, rue École Mage, à l'ombre de la cathédrale, Henri-Marie-Raymond Montfa, vicomte de Toulouse-Lautrec. Sa mère s'y trouvait de passage chez ses tantes, les vieilles demoiselles du Bosc. Son père chassait à courre en ses terres de Loury, en Loiret. C'est là que sa femme le fit avertir de la naissance de ce fils. Le veneur ne se précipita pas outre mesure, terminant sa chasse. Il est vrai que cet ancien officier de cavalerie, sorti de Saint-Cyr, s'en était allé, une fois marié, chevaucher et courir les bois et les halliers. Le berceau du jeune Henri est encore visible, tapissé de dentelles anciennes, dans la chambre de sa mère. C'est un joli bébé, joyeux et plein de charme, qui vient de naître. Sa naissance ne fait que renforcer les liens qui unissent déjà les deux familles les plus puissantes de la région, celle des Toulouse-Lautrec et celle des Tapié de Céleyran.

Il était, en effet, l'illustre rejeton d'une de ces augustes familles qui, sous l'Ancien Régime, ont écrit l'Histoire de France². Il descendait en ligne directe de Raymond I^{er}, comte de Toulouse. Celui-ci, qui gouverna de 852 à 864, eut des descendants qui régnèrent sur le sud

de la France. Un de ces derniers, Raymond V, nous intéresse puisqu'il annexa le comté de Melgueil pour s'opposer à l'expansionnisme du comte de Barcelone devenu roi d'Aragon. Deux fils naquirent de son union avec Constance de France, fille de Louis VI le Gros : Raymond, qui régnera sous le nom de Raymond VI, et Baudoin de Toulouse (1165-1214), qui épousera, en 1196, Alix, vicomtesse de Lautrec, descendante d'une famille attestée dès le X^e siècle et héritière de la seigneurie de Montfa. De cette union serait issue, selon la généalogie établie par Dom Vaissette, la branche des Toulouse-Lautrec. Mais cette origine est actuellement discutée³, la descendance des Lautrec étant attribuée aux enfants de Frottard III seigneur de Lautrec, considéré mort sans progéniture, et non d'Alix, sa sœur, et de Baudoin, lesquels n'auraient pas eu de descendance. Baudoin, pour avoir malencontreusement pris le parti de Simon de Montfort, pendant la guerre des Albigeois, sera pendu haut et court, en 1214, par son frère, Raymond VI. La descendance de ce dernier devait s'interrompre en 1271, sa petite fille Jeanne, n'ayant pas eu d'enfant de son mari, Alphonse de Poitiers, frère de Saint Louis. Le comté de Toulouse entra alors dans le domaine royal.

C'est dans la descendance des Lautrec que devait naître à Albi, le 10 août 1838, Alphonse Charles de Toulouse-Lautrec, futur père d'Henri. Il était le fils de Joseph-Casimir-Raymond de Toulouse-Lautrec-Montfa, dit « le prince noir », et de Charlotte-Louis-Gabrielle, fille du comte Amédée d'Imbert du Bosc, épousée, le 21 août 1837. Cette dernière était de la descendance capétienne. Le prince noir, passionné de chasse, décèdera, le 19 décembre 1871, au cours d'une chasse à courre, à la suite d'une chute dans un ravin de la vallée du Viaur, glissant *sur des roches glacées d'une hauteur et d'une rapidité effroyables jusqu'au fond de l'abîme, où, à cause de la nuit, il a péri sans secours...*⁴ C'était le digne descendant de ses ancêtres qui avaient laissé le souvenir de guerriers rebelles et impétueux dont les excès ne connaissaient aucune limite.

Alphonse ne dérogeait pas à cette tradition. C'était un personnage excentrique, plein de bizarreries, haut en couleur, fantasque et original, *atteignant aux plus extrêmes limites de l'extravagance*⁵. Il vivait, le plus souvent, sur ses terres de chasse, loin de sa femme, ou à Albi, soit chez sa mère dans le vieil hôtel du Bosc, soit, parfois, sous une tente dressée devant la cathédrale d'Albi, en compagnie de ses faucons et de ses chiens. Là, *dans les rues d'Albi, raconte Henri Perruchot⁶, les jours d'été, il se promène les pans de chemise à l'air et un faucon au poing, à qui il donne, s'arrêtant de temps à autre, de petits morceaux de viande crue. Ne voulant sans doute pas priver ses rapaces des secours de la religion, il leur fait boire de l'eau bénite. Ses tenues paraissent souvent singulières aux yeux des gens non prévenus. Il adore s'habiller de manière peu commune, trouve agrément et utilité à se travestir en cow-boy, en Circassien, en Ecossais, ou à porter le haubert du croisé.* Détaché de toute contingence, ne regrettait-il pas, comme il en faisait un jour la confidence à un archevêque, le bon vieux temps où les comtes de Toulouse pouvaient, je le cite, *enculer un moine et le faire pendre ensuite, si cela leur chantait*⁷. C'était un sportif qui passait le plus clair de son temps dans ses divers châteaux en compagnie des chevaux, des faucons et des hommes.

C'est cet ogre, à l'appétit de vie démesuré, qui épouse, le 9 mai 1863, la comtesse Adèle Zoé Marie Marquette Tapié de Céleyran. Fille de Jacques Marc Léonce Tapié de Céleyran et de Louise Françoise Marie d'Imbert du Bosc, elle était née en 1841 et descendait d'une vieille famille audoise. Cousins germains, ils ont partagé leurs jeux d'enfants. Blonde, douce et timide, très pieuse, elle tenait son caractère de ses aïeux, originaires du village d'Azille, en Minervois. D'origine modeste et bourgeoise, occupant dans le Narbonnais des postes de magistrats consulaires, de trésoriers généraux ou de chanoines, les Tapié étaient devenus de Céleyran quand, en 1798, l'arrière-grand-père d'Henri, Esprit - Jean-Jacques-Toussaint, après avoir été adopté par Jacques Cyprien Mengaud, son oncle, avait hérité du château de Céleyran près de Coursan, dans l'Aude, lequel avait appartenu aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ceux-ci avaient vendu cette terre, en 1680,



Alphonse de Toulouse-Lautrec



Henri à 3 ans



Adèle Tapié de Céleyran



Château du Bosc
(Camjac)
(Photo de l'auteur)



Château de Céleyran
(Salles-d'Aude)

avec haute et basse justice, à la famille Mengaud, de Narbonne. La terre de Céleyran, sur laquelle s'élève une vaste habitation, était, au temps de l'arrière-grand-père, la plus importante de l'Aude couvrant plus de 1 500 hectares, avant qu'elle ne soit partagée du fait des successions. Si le père d'Henri, Alphonse, était d'illustre extraction, il était sans fortune ; c'est sa mère, la comtesse Adèle, qui était largement pourvue en biens. Amédée, son frère, l'oncle d'Henri, pouvait se targuer d'être le contribuable le plus taxé du département de l'Aude. Le château, situé sur la commune de Salles d'Aude, avait été vendu, vers 1887, devenant un moment la propriété jamais payée de Thérèse Humbert, et c'est à la déconfiture de cette dernière que la famille avait pu récupérer son bien, en 1902.

Prénommé Henri, en l'honneur du Comte de Chambord, et Raymond en souvenir de ses ancêtres, le petit garçon est très vite surnommé "*lou Poulit*" qui signifie « Bébé Joli » en patois rouergat. C'est, en effet, un bien joli bébé ; aimé, choyé, il vit ses premiers mois à l'Hôtel du Bosc entouré de toute une parentèle que nous détaillons dans une de ses cousines, Mary Tapié de Céleyran⁸ : *Dans l'hôtel paternel, vivent encore ses deux grand-tantes, les vieilles demoiselles du Bosc, qui aiment de tout leur cœur ce surprenant petit luron qui le leur rend bien...il y a l'aïeule, la comtesse douairière de Toulouse-Lautrec qu'on nomme aussi « bonne-maman des singes » car elle vit entourée de tout un menu peuple de macaques et de babouins...il y avait surtout les deux grands-mères de notre peintre, Gabrielle et Louise d'Imbert du Bosc, adorables grand-mamans de légende sous leurs boucles blanches et leurs légers voiles de Chantilly. Au Bosc, régnait en ce temps-là le « Prince Noir », père du comte Alphonse, hautain et forcené veneur... Puis venaient les oncles Charles et Odon, les jeunes tantes et surtout de multiples cousins ; les aînés, ses compagnons de jeu, mettaient une grande animation dans ces vastes demeures... L'abbé Peyre, chapelain et précepteur, surveille leurs études et leurs ébats. C'est un enfant riche et gâté, et son enfance est promise au luxe, sans que rien ne lui soit refusé. Dans l'hôtel familial, ses premiers pas le jettent titubant encore, entre de vieux meubles sévères ou graciles, mais toujours harmonieux. Ses petites mains deviendront habiles et s'habitueront au doux contact des brocards et des soyeuses imberlines⁹. Tout concourt pour en faire un enfant heureux.*

Dès l'âge de quatre mois et pendant toute son enfance, il va suivre sa mère dans ses fréquents déplacements entre Albi, Uzès, Vindrac au château de Clary, chez son arrière-grand-mère, Zoé. *Cette bonne-maman est aveugle* écrit Mary Tapié¹⁰, *mais l'enfant, bien élevé et pitoyable, sait calmer son incroyable turbulence et tient gravement les écheveaux de laine qu'inlassablement la douairière enroule en son dévidoir en lui apprenant des chansons ; mais aussi près de Narbonne au château de Céleyran qui étire sa longue façade de palais italien face à une immense cour d'honneur agrémentée d'orangers, de jardins à la française et d'une flore quasi tropicale ; et surtout au château du Bosc, où l'on peut voir nombre de ces jouets, dont un petit théâtre guignol qu'animait, pour la plus grande joie des petits et des grands, le jeune Henri. Voici ce qu'en écrit Mary Tapié : passant ses mains intelligentes dans les robes vides des personnages classiques du guignol de carton : commissaire, gendarmes, polichinelles se parlaient, se rossaient de la manière la plus bouffonne, la vie leur était communiquée par le déjà si remarquable metteur en scène, génie à deux et trois voix d'une imitation si originale et si burlesque que de vénérables personnes, nous dirent, beaucoup plus tard, à quel point il avait de l'art, et même du grand art, à ce spectacle reposant sur la plus banale histoire de potence !¹¹*

Mais la jeune femme, sa mère, s'habitue très mal aux excentricités de son époux qui ne vit que pour la chasse. Surtout, ce n'est pas un mari fidèle. Il ne tardera pas, d'ailleurs, à s'installer, seul, dans un pavillon de chasse à Loury, dans le Loiret. Une convention dans le couple s'établit, alors, la mère s'occupera de l'enfant en bas âge, le père assurera ensuite son éducation. C'était retrouver, ainsi, les principes d'éducation de l'ancien temps, où le petit garçon appartenait aux femmes jusqu'à sept ans, puis était pris en

charge par les hommes au-delà de cet âge. Épouse déçue et malheureuse, la comtesse Adèle va reporter tout sa tendresse sur son fils.

Henri est décrit par sa grand-mère, Gabrielle, comme un enfant gracieux, aux jolies joues colorées. Mais il est de santé fragile, constamment enrhumé. Malgré un solide appétit, il ne prend que peu de poids et se développe lentement.

À six mois, son père le voit pour la deuxième fois. *Ensemble nous l'avons fait peser pour ses six mois. 12 livres et 100 grammes. Cela fait, je crois, le poids d'un dindon¹²*, écrit Adèle. On remarque donc, à cet âge, un retard de poids de 2 kilos. Sa grand-mère, Gabrielle, s'inquiète, alors, d'une déformation de ses pieds. Le médecin de famille, le docteur Séguin, se veut rassurant. Pourtant, Bébé Joli ne se met à marcher qu'à 17 mois et sa fontanelle n'est toujours pas fermée. Il parle en zézayant.

En 1868, naît un frère cadet, Richard Constantin, qui décède un an plus tard. Conçu, comme souvent, dans l'espoir d'un resserrement de leurs liens, ce décès conduit les parents d'Henri à se séparer. Désormais, Henri est élevé par une gouvernante. Adèle achète à Adélaïde Fergusson, veuve ruinée de l'ancien ministre de Napoléon III, Jean de Forcade La Roque, le château de Malromé, en Gironde, où, désormais, elle vivra le plus souvent. Elle annoncera en ces termes à sa mère l'achat de ce *château grand, beau et bien distribué, restauré d'après Viollet-Le-Duc...* entouré de trente-quatre hectares de vignes : *"Chère mère, vous serez étonnée quand je vous aurai dit que nous sommes propriétaires du château de Malromé situé à deux kilomètres de Verdèlais...Alphonse a très bien compris mon désir de chez moi après vingt ans de ballottage..."*

À cinq ans, la fontanelle est toujours ouverte. Très petit pour son âge, il est toujours en proie à des rhumes, des rages de dent et des éruptions cutanées.

À sept ans, le comte Alphonse, pour lui donner une éducation conforme à son lignage, lui impose des leçons d'équitation. Avant sa première chute, son père essaiera à Paris de le conduire au manège Duphot, pensant que l'équitation l'aidera à le fortifier et à le développer. L'enfant, plein de vie, va en subir, pendant plusieurs mois, les contraintes et gardera durablement l'amour des chevaux. Pourtant, il souffre de plus en plus de douleurs, de déformations articulaires et de faiblesse des membres inférieurs.

Très inquiets, ses parents vont se préoccuper de trouver remède à ces faiblesses de constitution. Adèle, très pieuse, l'amène à Lourdes, espérant un miracle qui ne vient pas. Alphonse, devant cet échec, l'amène à Paris consulter des spécialistes, avec un échec identique. Adèle habite, alors, à l'hôtel Perey, cité du Retiro, puis à Neuilly. À cette occasion, Henri est inscrit, pour la première fois, à l'école, au lycée Fontanes, actuel lycée Condorcet, comme externe libre, sa mère se chargeant de son éducation et lui servant de répétiteur. Adèle consulte un charlatan qui, devant l'aggravation, fait hospitaliser l'enfant dans sa clinique, le 15 janvier 1875. Il entreprend des manipulations, des élongations, sans résultats. Malgré ces traitements physiques, à l'âge de dix ans, il mesure 1 m 27, à treize ans 1 m 33, à quatorze ans 1 m 48. Il arrêtera sa croissance à 1 m 52. De nos jours, une parente éloignée, Nicole Tapié de Céleyran, montre aux visiteurs les traces inscrites dans le plâtre des progrès et de l'arrêt de cette croissance, au Bosc.

En 1876, Adèle consulte le docteur Louis Raymond, cousin de la famille. Aucun diagnostic précis n'est porté. Il déconseille la gymnastique et l'équitation et prescrit une cure thermale à Barèges. Divers traitements sont essayés : arnica, massages mécaniques, chocs électriques. L'aggravation est inexorable. Henri se plaint de douleurs intenses dans les genoux, les chevilles et de maux de tête, en rapport avec des sinusites chro-

niques. Une forte myopie s'installe. Il parle en zézayant. Petit à petit, le joli bébé se change en un pauvre avorton aux traits épaissis.

À treize ans, le 30 mai 1878, Bébé Joli, dans le grand salon du vieil Hôtel du Bosc, en se levant d'une chaise basse, glisse sur le parquet ciré, chute et se fracture le fémur gauche. S'ensuit une longue immobilisation plâtrée. Peu de temps après, une nouvelle chute, à l'occasion d'une promenade à Barèges où il roule d'une prairie en pente jusqu'au lit d'un torrent, provoque une nouvelle fracture localisée, cette fois, au fémur droit. La fragilité osseuse est patente. Désormais, il ne grandira plus.

Malgré ses soucis de santé et ses souffrances, le jeune Henri est décrit comme un « bon petit diable », sensible, aimable, primesautier, toujours de bonne humeur. D'après sa grand-mère, *Henri chante du matin au soir. C'est un véritable grillon qui égaye la maison entière. Son départ laisse toujours un vide immense, car il tient la place de vingt personnes*¹³. Il bouillonne de vie, aime à dissiper sa bande de cousins et à faire des farces, même dans la chapelle de Céleyran où il donne le signal du fou rire lors de chants de Noël, au grand dam de sa mère. Bien que d'une intelligence extrême, les études ne l'intéressent que médiocrement. En 1881, il se présente sans succès au baccalauréat, à Paris ; par dérision, il fera graver des cartes de visites qu'il envoie à ses amis : *Henri de Toulouse-Lautrec, retoqué ès lettre*¹⁴. Finalement, il le passe avec difficulté, à Toulouse, et s'en gausse en écrivant à son ami Devismes : *j'ai fait des citations de Lucain qui n'avaient jamais existé et le professeur voulant paraître érudit m'a reçu à bras ouvert*¹⁵. Il met, alors, un terme à ses études.

Désormais, le jeune homme s'éloigne peu à peu de sa famille. Il veut faire son propre chemin dans le monde, *comme chaque homme se doit de le faire*, écrit-il à sa mère. Il s'installe chez Grenier, 19 rue Fontaines, à Paris, où son talent s'épanouira et ce n'est que très rarement que, désormais, il reviendra à Albi.

Le vin, l'alcool, l'absence de sommeil et la débauche mineront sa santé déjà chancelante. Cela le conduira à faire de fréquents séjours au château de Malromé, chez sa mère qu'il adore. L'été 1901, passé sur le bassin d'Arcachon, lui redonne quelques forces, suffisamment pour regagner Paris et revoir ses amis, mettre de l'ordre dans son atelier. Ce sera son dernier séjour dans la Capitale. Pressentant sa mort prochaine, c'est comme un pèlerinage d'adieu que le peintre effectue, retrouvant les personnes et les lieux qu'il a le plus aimés. Au mois d'août, la comtesse de Toulouse Lautrec ramène son fils, à demi paralysé, au château de Malromé. C'est là, le 9 septembre 1901, à deux heures du matin, alors qu'un orage gronde au-dessus des toits du château, qu'il meurt, entouré de ses parents, de son cousin Gabriel et de son ami Viaud. L'agonie ayant duré longtemps, il murmurerait, dans un souffle : *c'est bougrement dur de mourir !*¹⁶

À l'occasion de ses obsèques, son père, venu à Malromé, se singularisera par de nombreuses excentricités. Armé d'un élastique, il se mit d'abord à courir après les mouches qui, disait-il, piquaient le moribond. La veille des obsèques, craignant que les porteurs attrapent une hernie, il fit préparer un dessin explicatif sur la manière de porter un cercueil. Disant souffrir de cors aux pieds, il déclara tout net qu'il suivrait le cortège à cheval, puis, devant l'opposition des siens, qu'il irait pieds nus. Nouvelle opposition. Au moment des obsèques, ne le voyant pas venir, ses proches montèrent dans sa chambre et le trouvèrent, tout nu, se coupant les cheveux...¹⁷

D'abord enterré au cimetière de Saint-André-des-Bois, il repose à Verdélais, en Gironde.

UN NANISME LONGTEMPS MYSTERIEUX

De son temps, aucun diagnostic n'a été porté expliquant le mal à l'évolution duquel les divers médecins, qui ont soigné Toulouse-Lautrec, ont assisté, impuissants, mal aggravé par un éthylisme et une syphilis chroniques responsables de sa mort considérée par certains comme suicidaire.

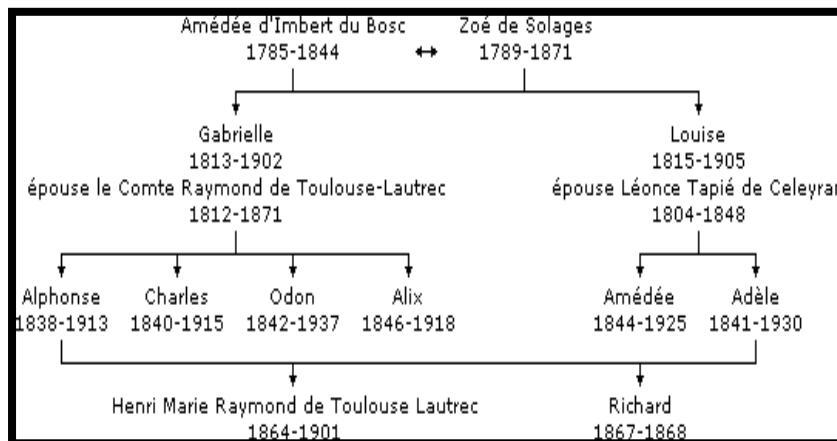
Par la suite, de nombreuses hypothèses, toutes plus ou moins controversées, ont été envisagées, au fur et à mesure qu'étaient découvertes des maladies osseuses génétiques. On a parlé successivement d'achondroplasie¹⁸, d'ostéogenèse imparfaite¹⁹, de dysplasie polyépiphysaire²⁰, sans réelle conviction, eu égard aux témoignages de l'artiste ou de ses contemporains.

En 1962, Maroteaux et Lamy²¹, d'une part, Andren²² et ses collaborateurs, d'autre part, décrivent simultanément, à partir de l'étude de onze patients rapportés sous des étiquettes variées, une nouvelle maladie osseuse : la pycnodysostose. En 1968, Sedano²³ découvre une consanguinité dans 30% des cas. Cette consanguinité est confirmée, en 1972, avec l'étude de 7 cas dans quatre familles dont 3 avec des parents consanguins²⁴. En 1995, le gène de la maladie est localisé sur le bras court du chromosome 1 en 1q21, simultanément par deux équipes, l'une en Israël²⁵, l'autre au Mexique²⁶. Sa nature exacte a été élucidée en 1996²⁷. C'est un gène codant de la cathepsine K, protéase présente essentiellement dans les ostéoclastes, qui hydrolyse en milieu acide le collagène de type 1, principal constituant de la matrice osseuse. Des mutations de ce gène (codons²⁸ non-sens, faux-sens, et stop) ont été décrites dans des familles de malades avec déficience de cette cathepsine dans la pycnodysostose.

Cliniquement, il s'agit d'une maladie génétique, lysosomale, de transmission autosomique récessive, relativement rare puisque des auteurs récents ne signalent qu'une centaine de cas mondialement connus²⁹. Elle touche les deux sexes avec une légère prédominance masculine. La consanguinité est retrouvée dans 30 à 80% des parents. Elle se révèle le plus souvent entre onze et dix-sept ans, plus rarement chez le nourrisson, chez le jeune enfant ou à l'âge adulte. Elle se caractérise par un ralentissement et un retard staturo-pondéral d'importance variable qui conduit à un nanisme harmonieux avec une taille maximum, chez l'adulte, de 1,35 m à 1,55 m. Parmi les signes les plus fréquents, on note une hauteur du tronc normale, des membres courts, cette brièveté étant seule responsable du nanisme, des clavicules anormales, des doigts et des orteils raccourcis avec des ongles cassants, plats, cannelés voire absents, une dysmorphie crânio-faciale avec un crâne volumineux, un haut front contrastant avec une réduction en hauteur de l'étage moyen de la face et un rétrognatisme en rapport avec une hypoplasie très fréquente de la mandibule. On constate, presque constamment, un retard de fermeture des fontanelles et des sutures crâniennes, des dents mal plantées, d'apparition retardée et souvent cariées, une voûte du palais ogivale et étroite. Occasionnellement, ce tableau se complète d'un thorax étroit, d'une cyphose ou d'une lordose du rachis, d'une splénomégalie avec anémie et d'un retard mental. L'examen radiographique révèle, au crâne, la présence d'un os wormien, une proéminence frontale, un élargissement des sutures et une hypoplasie du maxillaire inférieur avec un angle mandibulaire obtus. Aux ceintures, on observe une dysplasie des clavicules et aux membres une déformation des épiphyses associée à un raccourcissement des diaphyses, une lyse des phalanges distales des mains et des pieds avec réduction de longueur des doigts et des orteils, une augmentation de la densité osseuse diffuse avec hyperostose. Cette hyperdensité est à l'origine du nom de la maladie (*pycnos* signifiant dense en grec). La fragilité osseuse est grande, à l'origine de fractures spontanées ou provoquées par des traumatismes minimes. Aucun désordre métabolique n'a pu être mis en évidence. Mais récemment, une complication avec anémie et splénomégalie a été rapportée³⁰. Par ailleurs,

une déficience de l'hormone de croissance a pu être mise en évidence³¹, justifiant des essais de traitement hormonal³². Le traitement essentiel demeure la prévention et la consolidation des fractures.

Dès 1965, Maroteaux et Lamy³³ suggéreront que Toulouse-Lautrec était atteint de cette affection. Cette hypothèse sera réaffirmée par Maroteaux, en 1995³⁴ mais sera contestée par Julia Frey³⁵. Cette spécialiste du XIX^e, auteur d'une biographie du peintre³⁶, s'oppose à cette thèse, prétendant que ce dernier ne possède pas trois signes caractéristiques de la maladie : le menton fuyant, les doigts raccourcis et la fontanelle antérieure non soudée. Malgré ce, de nombreux arguments, en particulier photographiques, plaident en faveur du diagnostic proposé par Maroteaux, bien que nous ne possédions ni le dossier médical, ni un quelconque dossier radiographique du peintre (la radiographie n'ayant été découverte qu'en 1896) et qu'il faille se contenter des seuls témoignages morphologiques que nous apportent les nombreuses photographies. Par ailleurs, aucune étude génétique n'a été possible du fait du refus de la famille à se prêter à une quelconque investigation.



Généalogie succincte d'Henri de Toulouse-Lautrec

La consanguinité chez ses parents est manifeste, accentuant le risque génétique. Rappelons qu'ils sont apparentés aux familles royales de France, d'Angleterre et d'Aragon et que, dès lors, pour préserver la transmission du patrimoine familial, on n'hésite pas, à cette époque, à se marier entre soi. Alphonse ne dérogera pas à cette tradition ; Adèle, son épouse, était une cousine germaine puisque les deux grands-mères étaient sœurs. On dénombre, par ailleurs, au sein de cette famille, quatre de ses cousins atteints d'une maladie probablement identique, dont une cousine qui aurait été naine, d'après des renseignements recueillis par le docteur Lévy³⁷. C'est probablement celle-ci, prénommée Fides, qui pose dans sa voiture d'infirme dans une photo de famille prise par l'abbé Peyre, au Château du Bosc, en 1896.

Le retard de croissance staturo-pondéral est manifeste et, fait rare, particulièrement précoce, puisque l'inquiétude naît chez ses parents dès les premiers mois. Dans l'enfance, on suit, inscrit sur les murs d'une des chambres du château du Bosc, les lents progrès de cette croissance qui s'arrêtera à quinze ans avec une taille maximum de 1,52 m.

Les symptômes semblent être, en tout point, semblables à ceux décrits par Maroteaux : une petite taille avec des membres courts et un tronc de dimension normale, ce qui est manifeste dans les nombreuses photographies du peintre, dès l'enfance, une ma-

crocéphalie avec retard de fermeture des fontanelles l'incitant à porter un chapeau, un rétrognatisme avec menton fuyant qu'il n'hésite pas à caricaturer et qu'il dissimulera par une barbe, un nez brusqué et proéminent, des traits du visage épaissis avec des lèvres charnues, des anomalies de la dentition avec rages de dents fréquentes, des mains et des doigts courts et une fragilité osseuse, cause de plusieurs fractures à l'occasion de traumatismes minimes, qui justifient des traitements dont il se plaint avec humour dans une lettre à un ami : *Lundi le crime chirurgical a été consommé et la fracture si admirable du point de vue chirurgical (pas au mien bien entendu) a vu le jour. Le docteur était enchanté et m'a laissé tranquille jusqu'à ce matin. Or donc ce matin, sous le fallacieux prétexte de me mettre debout, il m'a laissé plier la jambe à angle droit et m'a fait souffrir quelque chose d'atroce. Ah ! Si vous étiez là seulement cinq petites minutes par jour ! Que mes souffrances futures me paraîtraient envisageables avec sérénité !*

Ce n'est pas la pycnodysostose qui sera la cause du décès de l'artiste. Toulouse-Lautrec mourra, dans sa trente-sixième année, d'une usure prématurée provoquée par son travail, ses insomnies et ses excès, d'une syphilis contractée dans les maisons closes de la Capitale et d'un éthyliisme, cause parfois de delirium tremens nécessitant, du fait de la surexcitation, un séjour en asile psychiatrique pour des cures de désintoxication ou provoquant des chutes avec, comme en février 1899, une fracture de la clavicule.

UN NABOT GÉNIAL

Du fait de son infirmité, qui mettait Toulouse-Lautrec hors des normes familiales, on peut s'interroger sur le rôle qu'a pu avoir cette maladie dans sa carrière artistique. A-t-elle été la raison de sa vocation, a-t-elle été l'explication de son style si personnel et de son inspiration ?

Il est tentant d'établir une relation entre l'infirmité d'Henri de Toulouse-Lautrec et sa carrière d'artiste peintre, ainsi que dans l'inspiration de son œuvre. N'a-t-il pas avoué à un de ses amis que *sans mes jambes, j'aurais été soldat ou chasseur*³⁸.

L'inaction, à laquelle l'ont condamné ses fractures, a probablement contribué à stimuler son goût pour le dessin et la peinture et a certainement favorisé, voire précipité sa vocation de peintre. Tout jeune, immobilisé par ses fractures, il occupe son temps à dessiner ou à peindre à l'aquarelle sous la direction de son oncle Charles. Après sa première fracture, en 1878, au cours des séjours qu'il fait à Barèges, à Amélie-les-Bains ou à Nice, il meuble son inactivité par des dessins et des caricatures dont il couvre ses cahiers ou agrmente les lettres qu'il adresse à ses amis, en particulier au jeune Devismes qui devient son correspondant régulier.

Les hommes de sa caste vivent du matin au soir au milieu des chevaux, des chiens, du gibier. Lui, qui, à peine démaillotté, sera mis sur un cheval, puisque son père clame haut et fort que *chez nous, on baptise d'abord, et puis en selle*³⁹, désormais, à cause de sa maladie, il ne pourra plus mener la vie d'un Lautrec : aller à la chasse, monter à cheval. Pourtant, ce n'est pas faute d'essayer, ce que raconte, en 1877, sa grand-mère : *Henri (il a alors 13 ans) ne souffre pas trop de l'humidité, et il peut, par ce temps si doux, faire de longues et bonnes promenades à cheval avec Urbain le piqueur... Son heureux caractère fait que sa joie et sa gaieté se maintiennent au même diapason, même s'il est seul, car il est vraiment trop petit pour accompagner ces messieurs à la chasse, quoique sa hardiesse et son adresse ne reculeraient pas devant des obstacles beaucoup trop durs pour lui*⁴⁰. Mais à l'évidence, malgré la passion du jeune Henri pour les chevaux, sa constitution fragile, que révèlent les fractures, l'empêchera de suivre son père dans son sport favori. Monter à cheval devient un rêve inaccessible. *À un indiscret ou à un maladroit qui, plus tard, l'interroge sur ce qu'il regrette le plus dans sa vie passée, il répondra sans hésiter, raconte Mary Tapié*⁴¹, « *le cheval !* ». Désormais, il déroge aux coutumes de son clan. Aussi, sa vocation sera-t-elle, plus tard, un moyen de faire reconnaître sa personne. Une sorte de

revanche sur le destin qui l'accable. N'a-t-il pas admis que par sa peinture il a voulu se prouver qu'il n'est pas un raté pour tout ?⁴²

Alors que les photographies de sa petite enfance révèlent un très joli bébé, la déformation progressive de son corps sera mal vécue par Henri. Il se défendra de cette souffrance par la dérision. Ainsi, écrit-il parlant de lui⁴³ : *Regardez cette tournure absolument dépourvue d'élégance...ce gros derrière ! ... Il a monté l'escalier aussi vite que ses pauvres jambes cassées (deux fois pauvres jambes) le lui ont permis.* Un personnage burlesque illustre cette lettre, car il n'hésite pas, en accentuant sa disgrâce, à se caricaturer avec son nez enflé et bourgeonnant, ses lèvres gonflées en boudin surmontant un menton fuyant, ses jambes arquées, ses lunettes, son tronc énorme et son sexe dont le développement devient effrayant. Il se surnomme "Cloche-pied" et ses amies des maisons closes l'appellent "le trépied" ou la "cafetière". Il se déplace en claudicant, comme "un canard boiteux" selon ses termes, aidé d'une canne qui a été raccourcie. Thaddée Natanson, le collectionneur et critique d'art, le décrit ainsi : *Cette tête instable comme tout ce qui est suspendu, pèse, dodelinait. Entre l'encre du crin de la barbe et l'encre de Chine de la chevelure (des brosses l'avaient vigoureusement aplatie et des corps gras laquée) s'enroulait, enflé de sang, le repli de sa bouche démesurée où les virgules de la moustache avaient toujours l'air de goutter. La main capable de porter une palette de taille avec tous ses pinceaux, maniait aussi de ses doigts énormes des bibelots avec délicatesse...* Il ajoute plus loin : *Nous qui l'adorions et qu'il tyrannisait, nous ne l'entendions plus renifler. Nous ne voyions que les yeux où resplendissaient sa sagacité et sa tendresse...*⁴⁴. C'est en 1895 qu'Yvette Guilbert fait la connaissance de Toulouse-Lautrec que lui avait amené Maurice Donnay, un drôle de petit machin, comme l'annonce, effaré, son maître d'hôtel. Elle en fait un portrait saisissant : *Figurez-vous la grosse tête de Gnafron (du Guignol lyonnais), posée sur le corps d'un petit nain ! Une tête brune, énorme, la face très colorée et noirement barbue, une peau grasse, huileuse, un nez de quoi garnir deux visages et une bouche ! Une bouche balafrant la figure, d'une joue à l'autre, les muqueuses des lèvres formidables et violet-rose, aplaties et flasques, ourlant cette fente effroyable et obscène. Je reste muette et enfin je plante mes yeux dans ceux de Lautrec. Ah ! Qu'ils sont beaux, grands, larges, riches de chaleur, étonnant d'éclat, si lumineux !*⁴⁵ Vis-à-vis des femmes, un aspect si caricatural ne pouvait être vécu par Toulouse Lautrec que telle une plaie à vif, conscient qu'il était, comme l'écrit Mary Tapié, que *celles qui se retourneraient dans la rue pour suivre sa petite et grotesque silhouette ne pouvaient lui accorder d'autres sentiments que le sadisme, l'intérêt ou la pitié, qui sont bien les trois pires façons d'aimer*⁴⁶. Il est évident que par son physique, Henri apparaît comme un être grotesque, dérogeant dans la société où il est né.

Dès lors, il semble facile d'affirmer, qu'en marge de son propre milieu, à cause de son incapacité à avoir le comportement de sa caste, de ne pouvoir suivre son père à la chasse ou à cheval et de se sentir un peu dédaigné par lui, à cause de son aspect grotesque, il s'est senti en harmonie avec ces prostituées, ces danseuses de bastringue, ces chanteurs et chanteuses de cabaret, ces clowns, tout ce petit peuple de marginaux qui gravitait en dehors d'une société bourgeoise qui le tolérait, mais qui le méprisait aussi. Les portraits qu'il fait de ces exclus sont, certes réalistes, sans concession, souvent cruels, mais ce réalisme n'est pas dénué de connivence, voire de tendresse. Le peintre se sent plus des leurs que de son milieu ; ce qui fera dire à Federico Fellini que *cet aristocrate détestait le « beau monde » et il croyait que les fleurs les plus belles et les plus pures poussaient dans les terrains vagues et les décharges publiques...*⁴⁷ Il est possible que ce sentiment ait été un moteur dans son œuvre ; une de ses premières œuvres, à Paris, à l'âge de vingt ans, n'est-elle pas cette *Grosse Maria*, appelée aussi la *Vénus de Montmartre*, prostituée sur le déclin, *aux chairs flétries, au visage ravagé, dont la déchéance fait écho à la sienne*⁴⁸ ?

Malheureusement, comme artiste, il sera longtemps incompris, même de certains de ses confrères. Ainsi Renoir qui, dans le genre peinture de maisons closes, préférait De-

gas, dira-t-il d'eux : *Ils ont fait tous les deux des femmes de bordel, mais il y a un monde qui les sépare. Lautrec a fait une femme de bordel ; chez Degas, c'est toutes les femmes de bordel réunies en une seule. Et puis celles de Lautrec sont vicieuses ; celles de Degas, jamais*⁴⁹... En fait, comme le souligne Régine Desforges, il montre simplement la vie quotidienne de ces laissés-pour-compte dans cette « belle époque » qui ne l'était que pour les riches. Il représente ces femmes prenant un bain, se maquillant, se contemplant dans une glace, jouant aux cartes en attendant le client, étendues dans le lit où elles dorment à deux lorsqu'un client ne les a pas réservées. Il se sentait proche de ces femmes exploitées par la mère maquerele, abusées par leur homme, surveillées par la police. Rien d'égrillard, rien de vulgaire, seulement une réalité dépourvue de toute hypocrisie. Le peintre Jean-Gabriel Domergue ne s'y trompe pas et fait la remarque suivante : *Il a peint toutes ces femmes, en cherchant naturellement le côté plastique d'abord, leur forme, leur couleur, mais en y ajoutant leur individualité, leur âme... Voyez ces regards inquiets, ces bouches amères, ces gestes las... Les filles de Lautrec font le trottoir, le pire, celui de Rochechouart, et des promenoirs enfumés, mais il a su découvrir dans leur misère cette tendresse, poignante et humaine, qui témoigne de son génie autant que de son cœur*⁵⁰.

Certains critiques, choqués par le réalisme cru du peintre ou impressionnés par son infirmité physique, ont contribué à répandre la légende du peintre maudit. L'aspect physique, dont on a accentué le caractère supposé monstrueux, d'autant plus surprenant quand on connaissait l'origine aristocratique de l'artiste, a facilité cette légende. N'oublions pas que la physiognomonie, principe selon lequel les traits d'un visage sont le reflet du caractère, théorie défendue déjà au XVIII^e par Kaspar Lavater⁵¹, eut son heure de gloire au XIX^e siècle avec les thèses du criminologue Cesare Lombroso⁵². Aussi, ses contemporains éprouvaient-ils, en le voyant, une répulsion qu'ils ne pouvaient dissimuler, ce dont témoigne la description que font de l'artiste Edmond et Jules Goncourt dans leur *Journal* : *Un homoncule dont la déformation caricaturale semble se refléter dans chacun de ses dessins*⁵³. Lors du décès de Lautrec, dans un article publié le 15 septembre 1901 dans le « *Courrier de Lyon* », son auteur écrit : *Nous venons de perdre il y a quelques jours un artiste qui s'était acquis une certaine célébrité dans le genre laid. Je veux parler du dessinateur Toulouse-Lautrec, être bizarre et contrefait qui voyait un peu tout le monde à travers ses tares physiologiques. Il prenait ses modèles dans les bouis-bouis, les tripots, les bals de barrière, et partout où le vice déforme les visages, abrutit la physionomie et fait monter à la face les laideurs de l'âme*⁵⁴.

Outre son aspect physique, le mode de vie de Lautrec, non seulement excentrique mais aussi ouvertement en rupture avec les mœurs quelque peu hypocrites de son temps, a contribué à susciter ces reproches. Passe encore de fréquenter les cafés et de s'empoisonner par l'absinthe, ce que font beaucoup de ses contemporains artistes tels Verlaine, Van Gogh, Oscar Wilde, Gauguin, Baudelaire et tant d'autres, mais, sombrer dans une folie éthylique qui contraindra sa famille à le faire interner dans une maison de santé, voilà qui va déclencher les sarcasmes de la Presse de l'époque. Ainsi un journaliste, Frantz Jourdain, écrit-il en 1895⁵⁵ : *Ohé, ohé ! En voilà un qui ne se s'embête pas... Connu du Tout-Paris qui rigole, habitué assidu du Moulin-Rouge, du Casino, des Folies-Bergères, des brasseries montmartroises, des beuglants dans l'train, des cafés excentriques, des bouis-bouis pimentés, il est le juif errant de la noce*. Passe encore de fréquenter les lupanars et d'y attraper la syphilis, il est en bonne compagnie avec des artistes comme Maupassant, Manet, Gauguin, Van Gogh et bien d'autres, mais qu'un homme de sa classe se complaise dans ces turpitudes, cela est inadmissible. On le lui reprochera ouvertement, mais à un homme dont l'épouse mène une vie dissipée et qui l'interroge : *Comment pouvez-vous aller vivre dans des endroits pareils ?* Il répondra : *Par Dieu, vous aimez mieux avoir la claque chez vous ?*⁵⁶ Pour beaucoup, un tel comportement, une telle œuvre ne pouvaient être que la conséquence de son anormalité. N'oublions pas que, selon Lombroso, théoricien du criminel-né, la physionomie est le reflet de la personnalité morale de l'individu. Pour lui, un bourgeois, *a fortiori* un aristo-

crate, par essence honnête homme, ne pouvait qu'avoir une physionomie et un comportement normaux ; en revanche, c'est dans les bas-fonds de la société, lieux de vices et de turpitudes, que l'on rencontrait des êtres à la physionomie monstrueuse, au faciès bestial, aux mœurs dissolues⁵⁷ ! À l'évidence, Toulouse Lautrec dérangeait ! Cela explique l'hostilité des milieux officiels, quand, à sa mort, sa mère voulut léguer à l'État le fond d'atelier du peintre. Certains, pour l'excuser, suggéreront une autodestruction volontaire. Mais n'est-ce pas une explication trop facile, trop trompeuse ? Souvenons-nous que beaucoup de ses ancêtres, peu soucieux des contingences morales, avaient eu dans le passé des conduites excentriques. Sans parler de son père original et fantasque, les mœurs de ses aïeux étaient plus que débauchées. On forniquait à tout va, de génération en génération, et aux dépravations des hommes répondaient les dévergondages des femmes. Le souvenir d'une certaine Adélaïde de Toulouse, aux comportements luxurieux, faisait dire, au XVIII^e siècle, *qu'il n'était homme, valet, seigneur, bourgeois ou manant dont elle ne fit son affaire*⁵⁸.

Si l'anormalité est une explication plausible au destin artistique d'Henri de Toulouse Lautrec, est-ce une motivation suffisante ? Ce dernier avait incontestablement une lourde hérédité, mais elle n'était pas seulement de nature somatique, elle était également de nature artistique. Nombreux sont les témoignages du talent des membres de sa famille pour le dessin. Des portraits à l'eau forte, au pastel ou à la mine de plomb exécutés, au début du XIX^e siècle, par le père du Prince Noir, l'arrière-grand-père d'Henri, sont conservés à l'Hôtel du Bosc ou au Musée d'Albi. Il en est de même d'œuvres de son grand père, de son père et de ses oncles Charles et Odon. D'ailleurs sa grand-mère ne disait-elle pas : *si mes fils tirent une bécasse, elle leur donne trois plaisirs, le coup de fusil, le coup de fourchette et le coup de crayon* !⁵⁹. D'après Mary Tapié de Céleyran, c'est à 4 ans que le jeune Henri trace son premier dessin, au mariage de son cousin germain, Raoul, le futur père de Mary ; sollicité de signer le registre de mariage, comme il ne sait pas encore écrire, il dessine une vache, *le premier Lautrec est né écrit-elle*⁶⁰ ! Lorsque sa mère, après sa séparation de son époux, en 1868, s'était installée à Paris, en 1872, elle l'avait inscrit au Lycée Fontanes. À peine âgé d'une huitaine d'années, le garçonnet crayonne ses cahiers scolaires et les couvre de caricatures, témoignant, très tôt, d'un sens aigu de l'observation critique. Les murs du château du Bosc gardent encore la trace de graffiti dessinés par le jeune garçon au cours de ses séjours de vacances, dessins de chevaux pris sur le vif ou portraits-charge. Cela témoigne du goût de l'enfant pour le dessin et de son sens de l'observation et de la caricature qui s'exerce vis-à-vis de ses proches, tout particulièrement de son cousin, Gabriel. Quoi de plus naturel qu'il crayonne sur tout ce qui lui tombe sous la main ; c'est un moyen bien innocent de l'occuper et de le faire tenir tranquille quand ses fractures le contraignent à l'alitement. Mais très vite, ses proches *sont choqués et aburris par la forme que prend son dessin et la hardiesse de sa peinture*⁶¹ ; sa mère, à la question qui lui est posée : *Quel est votre peintre préféré ?*, ira même à répondre : *surtout pas mon fils* !⁶²

Pourtant, il faut se rendre à l'évidence, déjà le trait est nerveux, précis, le jeune garçon a du talent, il va à l'essentiel, sait capter le mouvement, saisir la vie. Il travaille avec frénésie, se donne beaucoup de mal. Il veut arriver, réussir. Soutenu par son oncle Charles et le peintre Princeteau, ami de la famille, spécialiste de la peinture des chevaux, il décide, en 1880, de devenir peintre. De nombreux tableaux sont réalisés lors de séjours au château du Bosc, entre 1878 et 1882. La présence de militaires en manœuvre, en août-septembre 1878, campant près du château, servent d'inspiration au jeune artiste. On lui doit, aussi, une série de portraits de ses proches réalisés au fusain pendant l'été 1882. Toute la famille y passe.



Graffiti et dessins du jeune Henri visibles au château du Bosc (Photos de l'auteur)

Il s'avère rapidement que l'élève est plus talentueux que le maître, aussi ce dernier conseillera-t-il à la famille d'envoyer le jeune Henri à Paris. Il regagne donc la Capitale, en 1882, et entre dans l'atelier de Bonnard, un des peintres les plus célèbres de Paris. Il a 18 ans. Sous sa direction, Lautrec se lance dans l'étude du nu d'après des statues et des modèles vivants, sans grand succès, au début. La même année, Bonnard ferme son atelier parce qu'il est nommé professeur à l'École des Beaux-arts de Paris. Toulouse-Lautrec entre, alors, dans l'atelier de Cormon, peintre académique plus tolérant que Bonnard. Lautrec y fait la connaissance de nombreux artistes, tels les peintres Henri Rachou, René Grenier, Adolphe Albert, François Gauzi et Louis Anquetin. Désormais, c'est loin de son Rouergue natal que son génie s'épanouira et que son destin s'accomplira.

Bien que le jeune Henri aurait dit : *Dire que si j'avais eu les jambes un peu plus longues je n'aurais jamais fait de peinture !⁶³*, il paraît évident qu'il portait en lui cette attirance pour le dessin, tout particulièrement la caricature vis-à-vis de lui-même et de son entourage, et ce génie pour la peinture et surtout l'art lithographique qui fera sa notoriété. Elle lui venait de ses ancêtres. Il est donc vraisemblable que, malade ou pas, Toulouse-Lautrec aurait été un dessinateur et un peintre de talent. Mais aurait-il été, comme ses parents, seulement un artiste amateur se délassant dans la peinture entre une chasse à courre et un concours hippique ? Aurait-il été l'artiste génial innovant dans l'art pictural, véritable précurseur de cette peinture d'émotions qu'on appellera, après lui, l'Expressionnisme et le Fauvisme, et surtout, aurait-il été le concepteur révolutionnaire de la publicité par l'affiche ? Bien malin qui répondra à cette interrogation !

¹ AMALRIC P. – L'œil médical de Toulouse-Lautrec.- Bull. Acad. des sciences et lettres de Montpellier, N.-S., 27, 1996, 44-56, ill.

² MAGNE J. – Les comtes de Toulouse et leurs descendants, les Toulouse-Lautrec : Etude historique et généalogique. IX^e-XX^e siècles. Paris, Christian, 1992, pp. 455.

³ ZALMEN BEN NATHAN P. – Une généalogie inédite des vicomtes de Lautrec. Annales du Midi du XIII^e au XV^e siècle, 2002, vol. 114, p. 369-379.

⁴ Selon le faire-part de décès du 20 décembre 1871.

⁵ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. – Notre oncle Lautrec. Genève. Pierre Cailler éd., 1953, pp.95, p.35.

⁶ PERRUCHOT H. – La vie de Toulouse Lautrec, Paris, Hachette, 1958, pp.368.

⁷ NERET G. Henri de Toulouse-Lautrec. 1864-1901. Ingo F. Walther éd., Taschen, Köln. 1999, pp. 200, p. 11.

⁸ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. – *Op. cit.* n° 5, p. 27-29.

⁹ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. – *Op. cit.* n° 5, p. 16-17.

¹⁰ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. – *Op. cit.* n° 5, p. 21-22.

¹¹ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. – *Op. cit.* n°5, p. 32-33.

¹² SARDA P. – La maladie de Toulouse-Lautrec. Nunc Monspeliensis Hippocrates. 1998, 6, 19-21.

¹³ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. – *Op. cit.* n°5 p. 42.

¹⁴ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. – *Op. cit.* n°5, p. 45.

¹⁵ HUISMAN P. et DORTU M.G. – Lautrec par Lautrec, Paris, Edita, 1964, pp. 271, p. 30.

¹⁶ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. – *Op. cit.* n°5, p. 90.

¹⁷ COQUIOT G. – Lautrec ou quinze ans de mœurs parisiennes. Ollendorff. Paris. 1921, pp. 238. p. 87-88.

¹⁸ SEJOURNET C. - La maladie de Toulouse-Lautrec, Presse Méd., 63, 1856-7, 1955.

¹⁹ LAMY M.- L'infirmité de Toulouse-Lautrec, Presse Méd., 64, 249, 1956.

²⁰ LEVY G. – Etude sur la malcroissance de Toulouse-Lautrec. Sem. Hôp. Paris, 10-7-1957.

²¹ MAROTEAUX P., LAMY M. - La pycnodysostose. Presse Méd., 70, 999-1002, 1962.

²² ANDREN L., DIMLING J. F., HOGEMAN K.E., WENDEBERG B.- Osteopetrosis acro-osteolytica : a syndrom of osteopetrosis, acro-osteolysis and open sutures of the skull. Acta Chir. Scand., 124, 496-507, 1962.

²³ SEDANO H.P., GORLIN R.J., ANDERSON V.E. - Pycnodysostosis : clinical and genetic considerations. Am. J. Dis. Child, 116, 70-77, 1968.

²⁴ MENESES DE ALMEIDA L.- Contribution à l'étude génétique de la pycnodysostose. Ann. Genet., 15, 99-101, 1972.

²⁵ GELB B.D., SCHI G.P., CHAPMAN H.A., DESNICK R.J. – Linkage of pycnodysostosis to chromosome 1q21 by homozygosity mapping. Nature Genet., 10, 235-237, 1995.

-
- ²⁶ POLYMEROPOULOS M.H., ORTIZ DE LUNA R.I., IDE S.E., TORRES R., RUBINSTEIN J., FRANCO-MANO C.A.- The gene for pycnodysostosis map to human chromosome, 1 cen-q21. *Nature Genet.*, 10, 238-239, 1995.
- ²⁷ GELB B.D., SCHI G.P., CHAPMAN H.A., DESNICK R.J. - Pycnodysostosis, a lysosomal disease caused by cathepsin K deficiency. *Science*, 273, 1236-1238, 1996.
- ²⁸ Un codon est un triplet de nucléotides A, C, U ou G de l'ARN messager (ARNm).
- ²⁹ MARRERO RIVERÓN L.O., RONDÓN GARCÍA V., BARBÁN LORES D., MORALES PERALTA E., QUINTANA RODRIGUEZ F.J.- Estudio en una familia de una paciente con pycnodysostosis. *Rev. Cubana Ortop. Traumatol.* 18 (1), 2004.
- ³⁰ LE BOUEDEC S., PELLIER I., RIALLAND X., GRANRY J.C. - Forme familiale de pycnodysostose avec manifestations hématologiques chez un enfant. *Archiv. Pédiatr.* 2 (5), 456-459, 1995.
- ³¹ DARCAN S., AKISU M., TANELI B., KENDIR G. - A case of pycnodysostosis with growth hormone deficiency. *Clin. Genet.* 50, 422-425, 1996.
- ³² SOLIMAN A.T., RAJAB A., AL SALMI I., DARWICH A., ASFOUR M. -Defective growth hormone secretion in children with pycnodysostosis and improved linear growth after growth hormone treatment. *Archiv. Dis. Child.* 75, 242-244, 1996.
- ³³ MAROTEAUX P., LAMY M. - The malady of Toulouse-Lautrec. *J.A.M.A.*, 191, 715-717, 1965.
- ³⁴ MAROTEAUX P.- La maladie de Toulouse-Lautrec. *Presse Méd.*, 23, 1635-1640, 1993.
- ³⁵ FREY J.B. - What dwarfed Toulouse-Lautrec ? *Nature Genet.*, 10, 128-130, 1995.
- ³⁶ FREY J. - Toulouse-Lautrec, l'homme qui aimait les femmes. Michalon, 1996, 334 pp.
- ³⁷ Cité par Henri Perruchot *in* La vie de Toulouse Lautrec, Paris, Le Cercle Historia, 1962, p. 362-535,
- ³⁸ LIAUSU C. - Toulouse-Lautrec, L'esprit français, 10 janvier 1931, 3^e année, NS, n° 55, 296-298.
- ³⁹ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. - *Op. cit.* n° 5, p. 55.
- ⁴⁰ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. - *Op. cit.* n° 5, p. 56.
- ⁴¹ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. - *Op. cit.* n° 5, p. 58.
- ⁴² TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. - *Op. cit.* n° 5, p. 67.
- ⁴³ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. - *Op. cit.* n° 5, p. 52.
- ⁴⁴ DEWINCK D. : Toulouse-Lautrec. Éd. J.P Gisserot, Paris 2003, pp. 125, p. 43-44.
- ⁴⁵ GUILBERT Y.- La chanson de ma vie. Mes mémoires. Paris, Grasset, 1927, pp. 288.
- ⁴⁶ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. - *Op. cit.* n° 5, p.77.
- ⁴⁷ NERET G., *Op. cit.* n° 7, p. 7.
- ⁴⁸ NERET G., *Op. cit.* n° 7, p. 20.
- ⁴⁹ DESFORGES R.- Les femmes de Toulouse Lautrec, Préface pour Toulouse-Lautrec. Témoignages musicaux, 1895-1934, Patrick Frémaux éd., 2003.
- ⁵⁰ DOMERGUE J.G. - *in* Daumier, Steinlen, Toulouse-Lautrec, la vie au quotidien. Catalogue de l'exposition. Palais Lumière Évien. 5 février-8 mai 2011. Somogy éd. 2011, pp. 192.
- ⁵¹ LAVATER G. - L'art de connaître les hommes par la physionomie. Depélafol libr., Paris, 1820, pp. 269.
- ⁵² LOMBROSO C.- L'homme criminel. F. Alcan éd. Paris, 1887, pp. 465.
- ⁵³ GONCOURT E. et J. - Journal, mémoire de la vie littéraire. Vol. IV, 1896, Fasquelle, 1935, p. 966.
- ⁵⁴ HUISMAN P. et DORTU M.G. - *Op. cit.* n° 15, p. 239.
- ⁵⁵ NERET G., *Op. cit.* n° 7, p. 165.
- ⁵⁶ NERET G., *Op. cit.* n° 7, p. 139.
- ⁵⁷ LOMBROSO C. et FERRERO G.- La femme criminelle et la prostituée. F. Alcan éd. Paris, 1896. pp. 654.
- ⁵⁸ NERET G. - *Op. cit.* n° 7, p. 11.
- ⁵⁹ NERET G., *Op. cit.* n° 7, p. 11.
- ⁶⁰ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. - *Op. cit.* n° 5, p. 24.
- ⁶¹ TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. - *Op. cit.* n° 5, p. 62.
- ⁶² TAPIÉ DE CÉLEYRAN M. - *Op. cit.* n° 5, p. 63.
- ⁶³ NERET G., *Op. cit.* n° 7, p. 18.